Radio-Réveil

Un peu de fantaisie...

Il y a quelques jours, à l'occasion de la Fête des Rois, Radio P.-T.-T. Nord s'est versé dans la fantaisie. Contrairement à tous les usages qui veulent, en radiophonie, que le Studio ne serve qu'à des auditions d'artistes, qu'on n'y fume pas, qu'on n'y parle pas, qu'on n'y crie pas et que surtout on n'y mange pas et qu'on n'y boive pas, le Studio de la Porte de Paris s'est, durant trente minutes, transformé en une sorte de salle à manger emplie de rires, d'exclamations, des chants, des bravos et des bans, qui généralement accompagnent la fête familiale du « Tirage des Rois ».

Et tout ceci, naturellement, à « micro ouvert », pour la plus grande joie des auditeurs qui ne s'attendaient certes pas à cette surprise... De graves personnes comme l'Association de Radiophonie, un fonctionnaire sévère d'allure et toujours muni des ciseaux symboliques de l'Anastasie — cette empêcheuse de rire en rond ! — se sont tout-à-coup mués en jeunes plaisantins coureurs d'aventure.

A une table étalée de coupes pétillantes et de propos qui ne l'étaient pas moins, juste à côté d'une énorme galette des Rois, au milieu de 25 convives passablement réjouis de cette aubaine gastronomique... et royale, Sa Majesté micro fut installée dans toute la plénitude de sa professionnelle indiscrétion.

Rien, — faut-il le dire ? — ne lui échappa. L'innombrable auditoire sut jusque dans les plus joyeux détails, l'attente universelle et réciproque de la fameuse fève qui, cachée dans la pâte délicieuse, allait conférer à son « inventeur » une hilare autant qu'éphémère royauté. Et les propos fusaient comme fusaient aussi près du micro les bouchons sautadeurs du champagne offert gracieusement aux convives en puissance de Roi... Et quand ce fut le moment où, dans la dernière bouchée de galette devait se découvrir la fève, chacun s'épiait : « c'est lui... c'est elle... Non c'est Hespel. Si, si, c'est lui, c'est lui ! » Vive le Roi ! Et notre charmant chef d'orchestre, de toutes ses oreilles de toutes ses joues rougissait : c'est vrai, il avait la fève. Les mains battaient. On voulut lui faire faire le « discours du trône » on l'y poussa, incita, excita. Rien à faire : l'étonnement — et la timidité aussi, sans doute de ce jeune et déjà grand artiste — l'empêchèrent bien de dire un mot au microphone. Et ce fut réjouissant de voir avec quelle prestesse il consentit à courir vers son vrai trône : la banquette du piano, pour y fêter, comme il convenait, son subit avènement au trône des Rois Mages. Mais ce ne fut pas une marche triomphale, qu'heureux de s'en tirer à si bon compte, il fouia. Ce fut : Le petit chat sur le clavier morceau dans lequel le petit chat perdu sur le sonora clavier ressemblait étrangement à celui qui, quelques instants auparavant, armi ses amis bruyants, et devant ce microphone « embêtant comme tout », témoignait de la même surprise et de la même confusion.

Mais comme toute agape, dans notre Nord, s'accompagne de chansons de grands et de petits, chacun, autour de la table, y alla de la sienne, depuis le Grand-Papa Léon qui, naturellement, chanta « L'habit d'min vieux grand-père » jusqu'à la toute petite Antoinette Laganne, fillette de l'opérateur qui dit un gentil monologue, sans oublier l'ingénue de la troupe dramatique Jeanne De Nys, ni le tireur de la tombola quotidienne réjouissant à plaisir. Même le bénéficiaire de la part du pauvre — Robert Villers pour un moment déguisé, admirablement d'ailleurs, en mendiant de la Porte de Paris — y alla, dans un rire général, de son morceau : un splendide Credo du Paysan détonné à souhait, aussi faux qu'on eut pu l'imaginer et dans lequel le couplet, le refrain, l'arrêt brusque de mémoire, les « hum » des grands chanteurs populaires se mélangaient adorablement. « Un double ban pour Jean-Baptiste ! ».

Puis l'arrivée de Bol, l'un des auteurs de séance de Music-hall, de Bauin, correspondant de la presse radioélectrique, de Maurice Roch, le Perieur des Flandres, salué de nourrahs. « Un ban pour l'auteur ! — Un ban pour la presse ! — Un ban pour le Parleur ! ».

Rires, bravos, lazzis....

Et l'on coupa le micro... que, pour les besoins de la cause et le plaisir des auditeurs j'avais laissé « branché » à l'insu — disais-je ! — des intéressés.

On ne nous en voudra pas, j'espère, de cette fantaisie. Elle fut réjouissante, paraît-il, pour beaucoup qui, de chez eux, y assistèrent et grâce aux dispositions prises elle n'attenta pas trop à la « tenue » si chère à tous les adeptes de la création et de la récréation... Une émission radiophonique n'est pas spécifiquement morose, un peu de gaîté ne messied pas. J'en voudrais, pour ma part, — et je ne suis pas seul de mon espèce — beaucoup plus et plus souvent dans nos émissions.

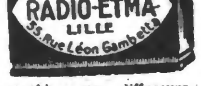
En tout cas, Radio P.-T.-T. Nord a, une une fois de plus, donné le soir du 5 Janvier l'exemple à ses grands frères de France. Nous fûmes en effet, les seuls à tirer radiophoniquement les Rois pour nos auditeurs étonnés et — une fois de plus aussi — gâtés...

De cela, amis lecteurs, ne reppelle-t-il pas qu'un certain 1er Avril 1928, vous fûtes à plusieurs dizaines de milliers ensemble, victimes par Radio P.-T.-T. Nord, d'un gigantesque « poisson d'Avril » grimpé jusque sur le disque lunaire d'où son large rire s'épandit sur vous ?

Réjouissons-nous quand nous pouvons, il y aura toujours bien assez, n'est-ce pas de cantatrices tristes pour chansons tristes...

Léon PLOUVIET,
Chef de la Station Radio P.T.T. Nord

Etablissements A. MARCHANDIER



La Radio à la portée de tous par les nouveaux Poster Super ETMA, simples, sélectifs puissants, coquets, les moins chers, faisant Pick-Up. Moteurs Point Bleu. Membranes Clear Sound incomparables pour diffuseurs. Tous accessoires et pièces détachées pour monter soi-même. Phonos et Disques POLYDOR, ODEON, etc.

Dépôts : Quiclet, 46, r. Fontaine, La Madeleine.
» Serrure-Ersant, 79, r. du Haze, Tourcoing

Catalogue général de 70 pages avec plans de montages, envoyé franco contre timbres ou mandat de 4.25. Notice spéciale f° contre 0.25

Primes de fin d'année pour tout achat dépassant 20 francs

A propos des longueurs d'ondes

A l'occasion de sa récente visite à l'Exposition de Barcelone, M. Marconi a déclaré, au sujet des prévisions permises pour l'emploi des diverses ondes en matière de radiodiffusion :

« ...Les ondes actuelles du broadcasting ne risquent nullement d'être détrônées par les ondes courtes. La radiodiffusion doit, en effet, avant tout, couvrir une zone proche de la station. Ses émissions doivent y être reçues d'une façon stable et quelles que soient les perturbations atmosphériques. L'avenir est donc, comme présent, à l'écoute des stations relativement proches travaillant sur ondes de 200 à 3.000 mètres, mais surtout de 250 à 2.500 mètres.

» Les ondes courtes seront de plus en plus utilisées pour la communication directe entre deux points donnés ou pour assurer l'écoute de certaines émissions à des régions lointaines et dépourvues d'émetteurs locaux.

L'ÉCOLE DE L'AMATEUR

La construction d'un poste

SUITE

L'AMPLIFICATEUR HAUTE FRÉQUENCE

Délaissant la première méthode d'amplification haute fréquence qui utilise les résistances et les capacités parce que fonctionnant avec les plus grandes difficultés sur les ondes courtes, nous allons examiner en détail les deux autres procédés : l'ampli à self de liaison et l'ampli à transfo de liaison.

1° *L'ampli « à résonance ».* — L'amplification des courants de haute fréquence au moyen d'une self — ou, si l'on veut, d'une inductance, — porte souvent le nom de « résonance » ou de « circuit bouchon ».

Si l'on examine attentivement notre figure de gauche, sur la cliché, on constate que ce montage constitué par un étage haute fréquence précédant une détectrice à réaction, comporte deux circuits oscillants ayant une self et une capacité. Le premier est le circuit d'accord (montage Bourne), dont la self secondaire est accordée par un condensateur variable. Le second est le circuit de liaison dont la self B est également accordée par un condensateur variable.

Si les valeurs des deux selfs sont sensiblement les mêmes, on comprend qu'il est facile d'accorder les deux circuits sur la même longueur d'onde. A ce moment, lorsque l'accord est bien exactement réalisé, on dit que les deux circuits sont en « résonance ».

Or, quand le circuit de liaison est en résonance avec le circuit d'accord sur une longueur d'onde — ou plus exactement sur une « fréquence » donnée — ce circuit de liaison offre au passage des oscillations de cette fréquence une résistance presque infinie. Il joue alors le rôle de circuit « bouchon » pour les courants oscillants à haute fréquence.

On conçoit alors que la totalité du courant oscillant amplifié par la première lampe et qui, normalement, circule de la plaque de cette lampe vers le + 80 volts, est complètement arrêté par le circuit bouchon et est obligé de se diriger en totalité vers la grille de la deuxième lampe où il est détecté par l'ensemble condensateur C et résistance R.

L'amplification maxima sera donc atteinte quand le circuit B sera en résonance avec le circuit d'accord et c'est par le choix judicieux de la self et le réglage du condensateur variable que l'on obtient ce résultat.

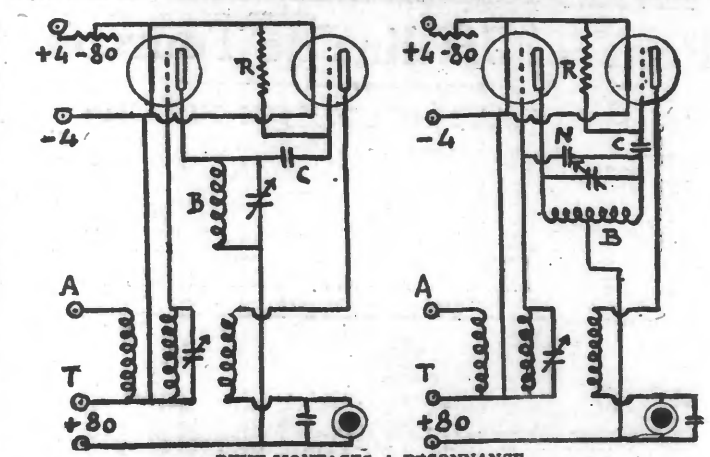
L'amplification obtenue par le méthode de on s'arrange pour disposer une capacité qui apportera à la grille un courant égal et opposé à celui apporté par la plaque.

Et on en arriva alors à la réalisation du montage « neutrodyne » que représente la figure de droite de notre cliché.

Dans ce montage la self B comporte une prise médiane qui est reliée au + 80 et la liaison avec la détectrice ne se fait plus à partir de la plaque, mais à partir de l'autre extrémité de B. Cette self est, en réalité, la réunion en série de deux selfs : dans la deuxième (de la prise médiane au condensateur C) naît un courant inverse du courant de plaque que fait naître dans la lampe H. F. l'auto-accrochage et qui est ramené à la grille de cette lampe par l'intermédiaire du petit condensateur N que l'on voit sur la figure.

Ce petit condensateur dit de « neutrodynation », a une valeur de quelques centmillièmes de micro-farad. On le construit facilement en torsadant deux bouts de fil isolé constituant chacun une armature du condensateur et on le règle en augmentant ou diminuant le nombre de torsades.

La neutrodynation permet de pousser beaucoup plus loin l'amplification H. F. sans atteindre l'auto-accrochage, et dans la description des postes dont nous proposerons la réalisation à nos lecteurs, nous indiquerons les variantes qui permettent d'utiliser le montage neutrodyne qui fait de la résonance un des meilleurs procédés d'amplification.



DEUX MONTAGES A RESONANCE

VENTE EN GROS — CATALOGUE FRANCO

C.E.P.M.A. 80, r. du Molinel, LILLE

Ouvert le Dimanche, de 10 à 12 heures

PIÈCES DÉTACHÉES et POSTES COMPLETS

E. V.

Les auditions de Radio P.T.T.-Nord

TOUS LES JOURS

A 12 h. 30. — Radio-Concert offert par l'Association de Radiophonie du Nord de la France.

TOUS LES JOURS, SAUF LE DIMANCHE

18 h. 35. — Cours : Informations produits agricoles huiles pour autos : arrivée des vires au port de Dunkerque. Valeurs de la Bourse de Lille.

19 h. 15. — Disques, réglage et communiqués. Cours : farine engrais, tourteaux. Vieux métaux. Valeurs des Bourses de Paris, Londres, New-York, Bruxelles, Panonceaux.

SAMEDI 11 JANVIER

17 h. — Relais de l'Ecole supérieure pour la diffusion du concert symphonique Pasdeloup.

19 h. 30. — Concert.

20 h. 45. — Soirée théâtrale organisée par l'Association de Radiophonie du Nord avec le concours de la troupe dramatique de la Station. Vers 21 h., tirage des primes. Souvenirs sur l'explosion des dix-huit ponts à Lille, le 11 janvier 1918 par M. Léon Plouviet.

Informations du « Réveil du Nord » et des « Sports du Nord. »

DIMANCHE 12 JANVIER

8 h. 30. — Communiqués colombophiles.

9 h. 35. — Cours d'anglais.

10 h. 30. — Concert de musique reproduite.

14 h. — Diffusion probable d'un match de Coupe de France football. Association disputée dans la région du Nord.

19 h. 45. — 1/4 d'heure dominical du sportif par le Parleur des Flandres.

20 h. — Concert organisé par l'Association de Radiophonie du Nord.

Informations du « Réveil du Nord » et des « Sports du Nord. »

LUNDI 13 JANVIER

20 h. — Causerie humoristique. Tirage des primes. Musique reproduite.

20 h. 45. — Relais de Bordeaux. Lafayette.

Informations du « Réveil du Nord ».

MARDI 14 JANVIER

19 h. — Diffusion du cours donné à la Faculté catholique de Lille par M. Deffontaines : « La vie forestière ».

19 h. 30. — Causerie et informations agricoles par la direction des services agricoles du Nord.

20 h. — Concert de musique reproduite. Vers 21 h. tirage des primes.

Informations du « Réveil du Nord ».

MERCREDI 15 JANVIER

19 h. 30. — Causerie : Pour décorer les habitations de campagne ».

20 h. — Soirée théâtrale organisée par l'Association de Radiophonie du Nord avec le concours de M. Lucien Dubosq de la Comédie Française et la troupe dramatique de la Station. Interprétation de « La marche indienne », comédie en 3 actes en vers de Franc-Nohain.

Informations du « Réveil du Nord ».

JEUDI 16 JANVIER

15 h. — Diffusion du cours public de M. Sorre, doyen de la Faculté des Lettres.

16 h. — Musique reproduite.

17 h. — Matinée enfantine de Grand Papa Léon, offerte par l'Association de Radiophonie du Nord.

20 h. — Concert organisé par l'Association de Radiophonie du Nord.

Informations du « Réveil du Nord ».

Echos

Récemment, la plupart des studios allemandes ont diffusé un drame radiophonique de Frédéric Wolff : « S.O.S., Italia ».

Excellemment mise au point, d'une exécution parfaite, cette œuvre est profondément émouvante.

Les appels en Morse s'entrecroisant sur le monde, les pays et les continents conversant entre eux pour organiser les recherches la progression dans le brouillard opaque du brise-glace « Krassine », les mugissements de ses sirènes et des chants de ses matelots : tout cela formait un ensemble pathétique, d'un genre tout particulier.

Jusqu'à ce jour, le théâtre radiophonique était une adaptation, un ajustement, à l'aide d'artifices pas toujours très heureux, du théâtre scénique. « S.O.S. Italia » prouve qu'il est possible de créer des œuvres radiophoniques suivant une formule tout à fait originale et qui ne le cède en rien en puissance artistique et en intensité d'émotion, aux drames joués « sur les planches ».

plus de point à chercher avec la "VESUVITE"

Le « radiophone » que la Compagnie White Star Line » a fait placer sur le paquebot « Olympic » a donné des résultats tellement satisfaisants que le système va être étendu à tous les paquebots de cette compagnie.

Ceux qui voyageront sur ces navires pourront ainsi, même en pleine mer, se tenir en communication constante pendant toute la traversée, avec leurs familles ou leurs correspondants restés à terre.

La communication téléphonique peut être obtenue facilement et est aussi claire que dans les téléphones continentaux et ordinaires. Des stations intermédiaires vont être établies sur les côtés.

73, Rue de Tournai, LILLE. — Tél. 29-53
SOLDE MEUBLES, POSTES et ACCESS. T.S.F.

LE RÉVEIL DU CINÉMA

PARIS-CONSORTIUM CINEMA
présente Barbara BEDFORD
et W. COLLIER, dans

Appartement vacant

Julia Joyce, girl dans une revue de l'Alcazar, se trouve, faute d'argent, sans logement. Frank Carroll, un riche admirateur de la jolie fille, le sait mais n'en laisse rien paraître. Il propose à Julia de la reconduire chez elle. Celle-ci, ne sachant comment se débarrasser du galant, déclare qu'elle demeure à l'hôtel Drake, Palace très luxueux où précisément loge l'amie de Carroll, partie en voyage pour quelque temps...

Une scène amusante du film

Par suite de circonstances amusantes, Julia s'installe chez l'absente, en cachette sous cape, de la bourde qu'elle a conté à Carroll, alors que naturellement celui-ci sait parfaitement à quoi s'en tenir. Elle a trouvé dans l'appartement une note de l'amie de Frank.

— Je reviendrai dans trois semaines. Prière de donner à manger au canari ». Cela la rassure. Voilà un logis confortable. Julia y convie ses amies Myrtle, Fanny et Jane. Mais elle ignore que c'est Frank Carroll qui l'a poussée dans cet appartement dont il paya le loyer. Frank vient voir Julia et se fait de plus en plus pressant. Or Jack Mac Kay, le flirt de Julia, est parti en voyage.

En attendant son retour, l'adroite Julia, soucieuse de ménager Frank — qui, devenu commanditaire du Music-Hall, entend la « lancer » dans la prochaine revue — s'arrange pour recevoir chaque soir des amis et éviter ainsi de se trouver seule avec Carroll.

Huit jours plus tard, à Boston, un malencontreux hasard fait rencontrer Jac Mac Kay et un de ses camarades, invité de Julia. « Si vous retournez à New-York, dit celui-ci à Jack, ne manquez pas d'aller voir mon amie Fanny chez Julia Joyce, à l'hôtel Drake. On s'y amuse follement tous les soirs ».

Jack Mac Kay reste atterré.

La nouvelle revue de l'Alcazar est un triomphe pour Julia.

Après la représentation, Frank Carroll se précipite à la loge de la jeune artiste, mais il apprend qu'elle vient de partir.

Julia est déjà couchée lorsque — coup de théâtre — Flo Trimble, l'amie de Frank, entre chez elle à l'improviste. On imagine sans peine la scène entre les deux femmes. Mais Julia d'attaque et un swing bien appliqué réduit Flo à l'impuissance.

On sonne. C'est Jack Mac Kay. Julia, affolée, essaie de tout lui expliquer : l'arrivée de Frank Carroll, ouvrant d'autorité la porte de l'appartement avec une clé qu'il possède, complique encore la situation.

Jack, furieux, ne veut rien entendre et s'enfuit.

Cependant Flo, revenue à elle, écoute la conversation de Frank et de Julia et comprend que Frank est seul coupable. Elle se dresse devant lui. Les laissant à leur explication orageuse, Julia quitte l'appartement.

Une voiture est en bas, tous feux éteints. Elle y monte, ne sachant où aller. Une main manœuvre le commutateur : c'est celle de Jack. Il n'a pu se résoudre à partir et il emmène la jeune fille.

Un tendre baiser clôt la réconciliation des deux amoureux.

COGNAC THOMAS HINE

Metro Goldwyn Mayer

Joan CRAWFORD
dans

Les nouvelles Vierges

Diane Medford est une jeune fille très moderne qui croit pouvoir s'affranchir des convenances sociales. Très libre d'allure avec ses amis, elle ne cache pas qu'elle désire goûter à toutes les joies de la vie et cela ne l'empêche pas de rester chastement honnête.

Les deux héros du film DIANE ET BEN

Elle est d'ailleurs d'un caractère droit et loyal, aussi ne voudrait-elle pas épouser un homme qu'elle n'aimerait pas, décidée qu'elle est de rester fidèle à celui que son cœur aura élu.

Annette, elle, a un caractère tout différent. Elle aussi adore le plaisir mais elle veut, avant tout, faire un riche mariage. Sa mère lui répète sans cesse que les hommes sont toujours « vieux jeu » quand il s'agit de prendre épouse ; et elle dissimule sa soif d'amusements, posant à la petite jeune fille bien sage qui ne quitte pas sa maman.

A côté d'elles, leur amie Béatrice est une honnête créature qui s'est laissée entraîner sans trop savoir comment. Elle regrette sa faute, car elle aime un brave garçon, Norman, qu'elle refuse d'épouser à cause de son passé.

Cependant, Diane et Annette, au cours de leurs sorties font la connaissance d'un jeune millionnaire, Ben Bleine, celui-ci s'éprend de Diane, mais il s'effraie de la légèreté de ses manières. Annette, elle, ne l'aime pas, elle voudrait pourtant bien épouser ses millions et lui confie pour le séduire, selon les principes maternels, que son plus cher désir est d'avoir un foyer et des enfants.

De son côté, Béatrice a avoué sa faute à Norman et celui-ci l'a épousée quand même. Mais leur bonheur est bien fragile car Norman, obsédé par la pensée que sa femme a jadis appartenu à un autre, ne peut avoir pleinement confiance en elle.

Ben se résolut en fin de compte à épouser Annette. Leur voyage de noce est un enchantement disent leurs lettres. Il n'en est pas moins vrai que dès leur retour à New-York la jeune mariée reçoit fréquemment, beaucoup trop fréquemment un ancien « flirt », Ben, jaloux, veut interdire à sa femme la fréquentation de ce garçon en qui il devine un rival, heureux sans doute.

Il en résulte de nombreuses disputes au cours desquelles Annette laisse percer son véritable caractère, hypocrite, indépendante, avide de plaisir.

dans le monde celui qu'elle aime au bras Diane, ne pouvant supporter de rencontrer d'une autre, prend le parti de faire un voyage en Europe. Avant son départ, ses amis organisent une soirée d'adieu.

Annette se rend à cette soirée en cachette de son mari. Ben de son côté, a voulu revoir Diane. Il pénètre dans le dancing où la fête est donnée et entraîne la jeune fille à l'écart. Il lui avoue qu'il n'a pas cessé de l'aimer et qu'il regrette de lui avoir préféré Annette.

Cette dernière les surprend en tête-à-tête. Elle a absorbé force cocktails et ne possède plus toute sa raison. Elle rassemble les invités et en leur présence, accuse Diane de vouloir lui ravir son mari.

Ben tente de la calmer. Elle continue à boire et bientôt, complètement grise, elle glisse dans l'escalier et fait une chute mortelle.

Au retour de son voyage, Diane épousera Ben.

LES NOUVEAUX DIFFUSEURS Brown

En vente partout

remplacent l'électro-dynamique

Pour les victimes d'accidents du travail

Dans sa séance du 23 décembre, la Chambre des Députés a voté deux nouveaux projets de lois concernant les Victimes du Travail

L'un étend le champ d'application de la loi sur les maladies professionnelles, le second concerne la rééducation professionnelle gratuite des Mutilés du Travail.

C'est là après le vote de la loi de rajustement des rentes sur la base de 5.000 francs et des nombreuses autres améliorations obtenues, une nouvelle victoire de la Fédération Nationale des Mutilés et Invalides.

D'autre part, la Fédération vient de faire déposer à la Chambre des Députés un projet de loi prévoyant : 1° L'extension des lois de rajustement aux travailleurs de l'Agriculture ; 2° Une allocation spéciale supplémentaire de 2.400 francs pour les grands invalides du Travail ayant besoin de l'aide d'une tierce personne ; 3° L'extension des lois de majoration aux Mutilés de 10 à 19 ; 4° L'extension des lois de majoration aux travailleurs des colonies et pays de protectorat ; 5° Augmentation des majorations pour les Veuves.

Ce projet a recueilli la signature de 400 députés et la Fédération va s'employer à ce qu'il soit voté au plus tôt.

P.-S. — On rappelle aux Victimes du Travail visées par la loi du 17 août 1922 sur le rajustement des rentes qui n'auraient pas fait de demandes avant le 31 décembre 1929 ou qui ont fait une demande incomplète qu'ils perdront ainsi une partie des rappels prévus par ladite loi.

Les intéressés doivent donc s'adresser ou écrire sans tarder aux groupements des Mutilés du Travail pour Lille, 13, rue du Molinel.

Résultat des élections au Comité du Nord de l'Enseignement technique

Hier, a eu lieu à la Préfecture du Nord le dépouillement des votes concernant le renouvellement partiel du Comité départemental de l'Enseignement technique. La séance était présidée par M. Boujard, secrétaire général de la Préfecture, assisté de MM. Dauchy et l'abbé Pietire, membres.

Ont été **ELUS** :

MEMBRES OUVRIERS. — Titulaires. — MM. Lefebvre, 43 v. ; Bauche, 43 v. ; Dhont, 44 v. ; Raux, 40 v. ; Chenevrier, 43 v. ; Gerner, 46 v. ; Azambre, 43 v. ; Robert, 43 v. ; Ternynck, 42 v. ; Morel, 44 v. ; Deverney, 43 v. ; Lanselle, 41 v. ; Watteau, 43 voix.

Suppléants. — Vaumansart, 42 v. ; Hollert, 42 v. ; Marissal, 42 v. ; Delattre, 42 v. ; Laurent, 42 v. ; Burtel, 42 v. ; Tournay, 42 v. ; Crapez, 44 v. ; Cuisset, 43 v. ; Couture, 44 v. ; Delatire, 42 v. ; Ruffin, 43 v. ; Martinache, 42 v.

MEMBRES DU PERSONNEL DE L'ENSEIGNEMENT PUBLIC. — Mlle Aurenge, 251 v. ; MM. Fried, 247 v. ; Durand, 233 v.

MEMBRES EMPLOYES. — Titulaires. — Theys, 16 v. ; Demeulenaere, 16 v. ; Blanquart, 16 v.

Suppléants. — Meurisse, 16 v. ; Deschamps, 16 v. ; Delcoffre, 16 v.

Membre du personnel des Ecoles Privées. — M. l'abbé Pietire, 212 voix.

LIQUEUR CORDIAL-MÉDOC

Produit hygiénique
l'alcool de menthe
RICQLÈS
est toujours nécessaire

FEUILLETON DU 10 JANVIER 1930. — N° 54

le mendiant du bois noir

PAR ETIENNE MICHEL

— Ça ne m'étonne pas ! voilà quatre nuits que tu passes au chevet de cette pauvre petite sans vouloir te faire remplacer, ni par moi, ni par une garde-malade. Tu devrais prendre un peu de repos. Va t'étendre sur ton lit jusqu'à midi. Moi, je resterai au chevet de Madette.

— Mais... ton magasin ?

— Ne t'en fais pas pour mon magasin. J'ai pris toutes mes précautions.

— Alors, j'y consens bien volontiers, car je suis à bout ! avoua Mme Gattet. Installe-toi dans la chambre de Madette et si elle se réveille, donne-lui à boire. Il y a de l'infusion sur la veilleuse.

— Quand doit revenir le docteur ? interrogea M. Chautin.

— Ce soir, à moins que l'état de la petite ne me force à le faire appeler dans la journée.

— Elle n'a toujours rien dit ?

— Je ne sais même pas si elle me reconnaît, mon pauvre ami !... Elle a une fièvre terrible. Ah ! j'ai bien peur que le docteur me cache la vérité, et qu'elle soit plus malade qu'il veut bien le dire !... Si je la perdais, vois-tu, Antoine, j'en mourrais !...

— Il n'est pas question de ça, Janeton ! raisonna M. Chautin bouleversé. Madette a vingt ans. C'est une forte fille. Elle a un excellent tempérament !... La maladie l'a terrassée brusquement, mais elle est de force à lutter avec elle !... Nous la tirerons de ce mauvais pas, va. Nous ferons ce qu'il faudra. Je dépenserai tout l'argent nécessaire, pour qu'elle guérisse !

— Il ne s'agit pas de remèdes coûteux, mon pauvre Toine. Il lui faut seulement du repos, du calme... Ah ! si on pouvait lui rendre son Jean, ce serait, je crois, la meilleure médication. Je crois, vois-tu, que la demande en mariage de M. de Laisy l'a trop impressionnée !...

— Comment veux-tu lui rendre son Jean. Il n'y faut plus compter !...

Un léger coup de sonnette fit tressaillir le frère et la sœur.

— J'y vais ! dit l'oncle Toine, en s'éloignant sur la pointe des pieds.

Un groom se tenait sur le palier. Il se découvrit poliment.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda M. Chautin.

— M. de Laisy m'a chargé de venir prendre des nouvelles de Mlle Gattet, et de vous demander s'il pourrait lui envoyer quelques fleurs.

Selon son habitude, l'oncle Toine se frotta énergiquement le crâne.

— Vous direz à M. de Laisy, répondit-il, que l'état de ma nièce est stationnaire, que je le remercie de l'intérêt qu'il lui porte. Mais elle est toujours dans l'état d'inconscience que procure une forte fièvre, et ses fleurs seraient inutiles pour le moment.

Il referma sans bruit la porte et retourna près de sa sœur.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Mme Gattet.

— Rien. Quelqu'un qui se trompait d'étage... Allons, va te reposer une couple d'heures. N'aie aucune crainte. Je ne la quitterai pas !...

La vieille dame remercia avec un sourire triste et las et laissa à la garde de son frère sa petite Madette dont le sommeil était agité de cauchemars, car elle sursautait et gémissait à chaque instant.

Cette congestion cérébrale avait terrassé la jeune fille presque subitement, le soir même où elle avait appris que la femme qui l'avait si tendrement élevée n'était pas sa grand'mère, et où elle avait trouvé dans son sac à main, le stylo de Jean Martinier à côté du sien.

Ces deux commotions avaient été trop fortes et trop rapprochées pour son pauvre cerveau déjà si surmené, depuis la disparation de son fiancé.

En s'éveillant de son léger évanouissement, elle s'était trouvée toute fiévreuse, toute tremblante.

De grands coups lui martelaient la tête.

Oubliant l'histoire si inattendue du stylo de Jean, sa pensée s'absorba dans l'aveu que lui avait fait sa grand'mère deux heures auparavant.

Elle ressentait, au-dedans d'elle-même, une impression pénible d'isolement, d'abandon. La vie lui apparut soudain comme un immense désert stérile au milieu duquel elle était perdue.

— Il faut que sache ! murmura-t-elle.

Et elle alla dans la chambre où reposait Mme Gattet.

Elle s'assit au pied du lit, et là, toute courbaturée, elle attendit.

Mme Gattet tourna le commutateur d'électricité.

— Tu m'as fait peur ! s'écria-t-elle. Qu'est-ce qu'il y a fillette ? Tu es malade ?... Comme tu es rouge !...

— Je ne suis pas malade ! répliqua Madette en réprimant avec peine le tremblement qui l'agitait.

— Alors, qu'est-ce que tu veux ?

— Je veux, répondit la jeune fille, savoir toute la vérité, en ce qui concerne ma naissance.

— Je comprends fort bien ton impatience, mais ne pourrais-tu pas attendre demain. Il est près de minuit...

— Non. J'ai besoin de savoir tout de suite. Vous ne comprenez donc pas qu'il m'est impossible de dormir, en restant dans l'ignorance de ce que je suis ?...

Mme Gattet poussa un long soupir et se souleva sur son oreiller.

— Assieds-toi près de moi, fillette, lui dit-elle. Ce n'est pas mon histoire que je vais te raconter, mais une confession que je vais te faire. Pardonne-moi d'avance la peine qu'elle va te causer !...

— Allez, allez, bonne-maman, répond Madette en s'asseyant sur une chaise, tout près de Mme Gattet, la peine et moi, nous sommes de vieilles camarades, maintenant !...

Et la vieille dame, au milieu du silence nocturne, commença son récit.

— Je vais d'abord te faire un aveu qui va te sembler ridicule, Madette, parce que tu me vois aujourd'hui le visage ridé comme une vieille pomme reinette, et avec de la neige sur mes cheveux. Mais à trente ans, j'étais folle, fraîche et mignonne.

Je travaillais à cette époque comme aide-comptable dans une grosse maison de velours de la place. Je gagnais bien ma vie et j'étais sage.

Ma mère travaillait, de son côté, comme meilleuse pieuse chez un fabricant de rubans, et ton oncle était mécanicien, je ne sais plus chez qui.

Bref, tous trois, nous étions heureux.

Moi, je ne pensais qu'à rire. Je chantais du matin au soir et la vie me paraissait une histoire merveilleuse et calme.

Hélas ! ma mère mourut en quelques jours d'une fluxion de poitrine. Veuve de bonne heure, elle avait travaillé d'arrache-pied pour nous élever, Toine et moi, et elle était usée jusqu'à la corde.

La mort de ma mère fut pour moi un immense chagrin. La maison me parut vide... vide !... Je ne pouvais m'y sentir seule. Antoine parlait de se marier et me demanda de venir vivre chez lui, dès que le mariage aurait eu lieu. Je trouvai d'excellentes raisons pour refuser sa proposition, et, pour le mettre à son aise, je louai un nouveau logement, lui laissant l'appartement de notre mère.

J'espérais retrouver ainsi la gaîté que j'avais perdue. Au contraire, une sorte de neurasthénie s'empara de moi, et en dépit de la gentillesse et des attentions de mon patron et de mes camarades de bureau, je pris l'existence en horreur.

Un jour vint au magasin un jeune commissionnaire de Paris. C'était un beau garçon, charmant, séduisant. Il me remarqua aussitôt, lui, sous un prétexte quelconque, conversation avec moi, s'arrangea pour me rencontrer en dehors des heures de mon travail, et ne tarda pas à me faire la cour.

A la vérité, je n'étais pas insensible à ses hommages.

— Jolie comme vous l'êtes, me dit-il un soir, je ne comprends pas que vous croupissiez dans cette atroce ville noire ! Il n'y a qu'un écrin au monde, digne d'abriter la perle rare que vous êtes, c'est Paris.

Paris ! ce mot magique fit faire toc toc à mon cœur !

Combien de fois en avais-je déjà rêvé, de ce Paris enchanteur, ensorcelant miroir aux pauvres alouettes de province, dont tout le monde parlait comme d'une ville de rêve et de plaisir, comme d'un paradis où l'on vivait parfaitement heureux !

Tout à coup, Saint-Etienne m'apparut comme une cité laide et stupide et je m'étonnai d'avoir pu y vivre.

— Vous êtes Parisien ? demandai-je au jeune commissionnaire.

— Et comment ! me répondit-il. Ça ne se voit donc pas à mon air, à mes manières ? J'ai un beau magasin, dans le Sentier, et j'y brasse des affaires à la pelle. Mais ce qui me manque, c'est un personnel sérieux. Tous les jeunes gens, toutes les jeunes filles que j'emploie ne songent qu'à s'amuser !... Ah ! si j'avais pour me seconder et pour diriger ma boîte, pendant que je suis en voyage, — car je suis obligé à de nombreux déplacements — une petite bonne femme, intelligente, travailleuse !... Tenez, dans votre genre, Mademoiselle Jeanne !... Ce serait le rêve !... Mes affaires marchent très bien. Je gagne de l'argent. Une employée de confiance, comme vous, je lui ferais sa situation !...

(A suivre)